

PER  
P-26  
EX. 2

S

# LE PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE

Musique = Théâtre = Mode = Sport

**ABONNEMENT**  
Un an..... \$1.50  
Six mois..... 0.75  
Payable d'avance.

MONTREAL, 20 SEPT. 1895

VOL. I.—No 16.

LE NUMÉRO, 5 CENTS.

**BUREAU**  
No 26 Sainte-Elisabeth  
Boite 2169 MONTREAL



Mme PERRIER

2e Dugazon de la troupe de l'Opéra-Français de Montréal

# Le Passe - Temps

REVUE BI-MENSUELLE

Paraît le 1er et le 3<sup>me</sup> samedi de chaque mois.

ABONNEMENT :

1 an.....\$1.50 | 6 mois..... 75 cts.

Payable d'avance.

Les demandes de numéros-specimens devront être accompagnées de 5 cents.  
Toutes communications devront être adressées

LE PASSE-TEMPS,  
26 Ste-Elisabeth,  
Montréal.

Boîte postale 2169.



La salle de la rue Ste Catherine qui servira d'asile à la troupe d'opéra qui est en mer actuellement, a subi une transformation radicale. D'abord le sol a été exhaussé de façon que les spectateurs des premiers rangs des fauteuils d'orchestre puissent bien voir tout le sol de la scène. L'espace réservé aux musiciens a été abaissé, afin que les pupitres et les têtes, ne dépassent pas le niveau de la scène, ne gênent aucunement les spectateurs. Les places de pourtour n'existent plus ; elles sont remplacées par une ceinture de baignoires confortables et coquettes. Les sièges du parquet ont été augmentés et l'entrée du foyer modifiée dans le sens demandé par les dames que la fumée des cigares incommodait.

A la galerie, on a avancé les loges et on en a établi de nouvelles en face de la scène. Ces travaux, ces transformations ont un résultat doublement heureux : les places sont plus nombreuses et meilleures et l'acoustique sensiblement modifiée dans le sens du mieux.

La décoration de la salle est ravissante, le blanc et l'or dominant et rendent cette bonbonnière lumineuse. Mais comme tous ces travaux n'avaient pas pour unique objet la décoration et l'agrandissement de la salle, il a fallu songer à la sécurité des spectateurs. De ce côté, la salle de la rue Ste-Cathe-

rine est l'une des plus parfaites. Les ouvertures sont si nombreuses et d'un accès si facile, qu'en cas de danger ou de panique la salle peut être vidée en un clin d'œil.

A présent, nous n'avons plus qu'à patienter quelques jours avant de jouir des régals artistiques qui nous sont promis.

×

Demers, l'accusé de St-Henri, est devant le jury. On pense que vers la fin de la semaine le procès sera terminé et que le sort du malheureux sera fixé.

J'ai déjà eu, dans le PASSE-TEMPS, l'occasion de protester contre la façon dont l'enquête préliminaire a été conduite. La publicité excessive que l'on a donnée à cette enquête a eu pour résultat de fixer des opinions que rien ne justifie et que la preuve vient plutôt annuler. Néanmoins, il y a une quantité énorme de personnes qui sont convaincues, en dépit de toute preuve contraire, que Demers est l'assassin de sa femme. On peut craindre avec raison que, dans de semblables circonstances, l'accusé ne soit pas impartialement jugé.

Je fais ces observations aujourd'hui pour prendre date, car je me propose de traiter à fond la question des enquêtes et des fonctions du coroner, lorsque le temps sera arrivé.

×

Vendredi dernier, à l'issue de la représentation, une des lionnes qui sont au Parc Sohmer, sous la domination de Mlle Pauline Devere, s'est échappée de sa cage.

Les journaux de Montréal n'ont eu garde de manquer une si belle occasion de faire des articles à sensation, et la *Presse*, notamment, a dramatisé le sujet au-delà de la raison.

Voici à quoi se réduit exactement la frasque de la lionne Béatrice.

Après chaque représentation, on fait entrer les lions dans des cages portatives. C'est au moment où l'on procédait à ce transèrement que la lionne parvint à s'échapper. Un instinctif mouvement de terreur s'empara de tous les assistants. Mais cette terreur fut de courte du-

rée. La lionne semblait plus étonnée et plus craintive encore que le plus tremblant des spectateurs. Elle parcourut la scène lentement, faisant onduler sa queue avec grâce et se frottait à la manière des chats contre les jambes de quelques employés, occupés à ranger des agrès de gymnastique. L'un d'eux, même, ne voyant pas la bête et croyant que c'était le gros chien de Mlle Devere, lui donna une caresse sans se retourner, caresse que la lionne accepta avec un visible plaisir.

S'ennuyant sans doute de l'indifférence des gens, elle sauta en bas de la scène, gagna lentement le jardin, sauta pardessus le mur de la rue Panet et commença une promenade hygiénique à travers la ville.

La dompteuse, prévenue, se mit à sa poursuite et la rejoignit dans une cour de l'Avenue Papineau, derrière un tas de planches. Sans peine aucune, Mlle Pauline Devere put la réintégrer dans sa cage que l'on avait apporté en hâte.

Voilà à quoi se réduit la fugue de la lionne Béatrice, la crème des bêtes féroces.

×

Hector Berthelot, le spirituel et joyeux rédacteur du *Canard*, est mort subitement dimanche à cinq heures du soir. A deux heures le même jour, il avait été rencontré en ville, se promenant comme un bourgeois.

Notre pauvre ami est mort entre les bras de notre confrère Lucien Lasalle, qui a eu la triste chance de lui fermer les yeux.

Hector Berthelot était un type. Il personnifiait l'esprit canadien, c'est-à-dire qu'il unissait à l'esprit gaulois, la finesse normande, augmentée du sel particulier de l'humour anglais. Nul mieux que lui ne savait tirer partie des événements et extraire d'eux tout ce qui pouvait donner carrière à sa verve gouailleuse et satirique.

Malgré la rudesse des coups qu'il portait, Berthelot a su ne pas se faire d'ennemis. On sentait que la méchanceté était absente et que l'esprit seul agissait.

Berthelot était un ami sûr et un camarade obligeant. Lui disparu, son journal ne continuera proba-

blement pas de paraître, faute d'un écrivain capable de le remplacer.

La mort d'Hector Berthelot creusera un vide dans la presse Mont-réalaise où il a laissé des traces profondes et honorables.



### MME PERRIER

Mme Perrier dont nous publions le portrait en première page doit tenir l'emploi de 2e Dugazon dans notre troupe d'opéra. C'est une artiste consciencieuse, infatigable et dévouée à son directeur. Elle a partagé avec son mari, le trial d'opéra comique de la troupe, maints succès sur différentes scènes européennes, tant pour la douceur de son chant que pour l'excellence de son jeu.

C'est une comédienne consommée.



Les journaux de France font les plus grands éloges de la troupe d'opéra qu'a formée M. Durieu pour Montréal, et qui doit arriver ici dimanche ou lundi, le 22 ou 23 courant.

Le PASSE-TEMPS, jusqu'ici, s'est efforcé de publier au fur et à mesure que le courrier les lui a apportées, les nouvelles se rattachant à l'entreprise et les efforts de M. Durieu pour constituer une troupe d'opéra de premier ordre. La tâche du journal n'est cependant pas terminée.

Outre des renseignements qui seront publiés dans cette chronique sur l'opéra, les explications si utiles des expressions de coulisses commencées dans le précédent numéro seront continuées, et il sera aussi répondu régulièrement aux questions des correspondants.

Renseigner et instruire ses lecteurs sur tout ce qui tient de près ou de loin à notre scène française,

voilà la mission que le journal s'est tracée dès son apparition.

La faveur avec laquelle le public a accueilli notre publication nous prouve amplement que son utilité devient de plus en plus incontestable.

☆

Un curieux veut savoir ce que l'on entend par *grand opéra*, *opéra-comique*, etc.

L'opéra est l'œuvre musicale par excellence et il exige pour son exécution parfaite, le concours de tout ce qu'il y a de plus exquis dans toutes les branches des beaux-arts. Un opéra offre en quelque sorte la dernière expression du génie humain à l'époque où il est représenté. Cependant, on peut ne l'envisager qu'en lui-même, c'est-à-dire dans sa partition; c'est alors une composition à la fois dramatique et musicale dont les diverses parties sont l'ouverture, l'introduction des récitatifs, des airs, des duos, des trios, des quatuors, des quinquette, des chœurs et ordinairement des finales à chaque terminaison d'acte. Toutes ces parties ne sont pas essentielles; le compositeur n'emploie que celles qui peuvent servir à l'agencement et à l'intérêt du drame tel qu'il l'a conçu.

Comme genre, les opéras se divisent encore, suivant la nature des impressions qu'ils veulent exciter, en opéras-sériaux, ou grands opéras, et opéras semi-sériaux; leurs noms indiquent la nuance qui les sépare; les premiers correspondent à la tragédie et les seconds à la haute comédie; ils n'admettent jamais le dialogue en prose dans les intervalles des morceaux de chant et le remplacent par des récitatifs; l'opéra-comique, qui admet, au contraire, le dialogue en prose; l'opéra-bouffe où tout se chantait, à l'origine, comme dans l'opéra-séria ou semi-séria, et qui ne se distingue maintenant de l'opéra-comique que par une nuance marquée de bouffonnerie; l'opérette, enfin, qui est le diminutif de l'opéra-bouffe.

☆

Le mari de Mme Langtry vient d'instituer des poursuites devant les tribunaux américains pour obtenir le divorce.

☆

### SIR HENRY IRVING

Tout le monde connaît M. Henry Irving qui, depuis quatre mois environ, est chevalier de Sa Majesté la reine Victoria.

Grand, maigre, un peu voûté, la démarche saccadée, le visage long, encadré d'une chevelure grise qui lui retombe sur les épaules, il a une

physionomie éminemment caractéristique.

L'œil noir, brillant, enfoncé dans l'orbite, est ombragé de sourcils touffus et protégé, à la ville, par un pince-nez chevauchant un nez droit. Le teint est mat, la bouche spirituelle, le menton accentué, dénotant une volonté ferme et tenace. L'expression dans son ensemble est à la fois sympathique et énergique.

Né en 1838 à Keinton, près de Gladstonbury, en Somersetshire, M. Irving débuta en 1856 au théâtre de Sunderland, puis joua la comédie à Edimbourg. En 1859, il fit ses débuts à Londres, au Princess's Theatre et, au bout de quelques mois, repartit pour la province où il resta jusqu'en 1867. A partir de ce moment, il ne quitte plus Londres où, en 1870, il établit définitivement sa réputation dans le rôle de Digby Grant, des *Deux Roses*. L'année suivante, il entra au Lyceum où ses succès ne se comptent plus, et dont il devint le directeur en 1878. On sait ce que, sous sa direction, est devenu ce théâtre, qui est à Londres ce que la Comédie-Française est à Paris.

Comme tous les artistes d'une originalité marquée, M. Irving est fort discuté. Il n'en reste pas moins, de l'aveu de ceux mêmes qui le critiquent le plus, la physionomie la plus intéressante de la scène anglaise moderne et le metteur en scène le plus habile qu'on n'y ait jamais vu.

Détail curieux, M. Henry Irving, de son vrai nom John Henry Brodrib, a été créé chevalier sous le pseudonyme qu'il a rendu célèbre.

—Sir Henry Irving inaugure sa tournée théâtrale, cette semaine, à l'Académie de Musique, avec Miss Helen Terry, dans les œuvres du répertoire classique.

—En conférant à Henry Irving le titre de chevalier, la Reine a fait plus que de récompenser le mérite exceptionnel d'un grand artiste. Elle a rompu officiellement avec le préjugé qui plaçait le comédien dans une catégorie à part en élevant, entre lui et ses concitoyens, une barrière infranchissable. Depuis quelque temps déjà, cette barrière avait été fortement battue en brèche par l'opinion publique et il n'en reste plus rien, et nous sommes entrés dans l'ère nouvelle de ce que l'on peut appeler l'émancipation mondaine du comédien en Angleterre.

☆

Mlle Loo de Montrieux (Marie) et M. Veyrard, tels sont les noms

des deux derniers artistes engagés par M Durieu avant son départ.

Mlle de Montrieux est classée comme chanteuse légère et M. Veyrard comme 2e baryton d'opéra.

L'engagement de M. Carbonnel a été annulé. M. Castel, un premier prix du Conservatoire, a été engagé à sa place

Mme Vandiric Essiani a chanté, en 1893, à la Nouvelle-Orléans. Elle s'appelait alors Mme Flachet. Voici ce que l'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans publiait sur cette artiste :

On ne peut parler de Mme Flachet comme d'une autre. Il y a dans sa façon de se présenter en scène, dans la simplicité de ses allures, dans la sobriété de ses gestes, dans la noble placidité de son chant quelque chose qui impose. D'assez haute taille et fortement constituée, tout indique chez elle un organe puissant, et tout ce qu'elle promet elle le tient. La voix est superbe, une des plus belles que l'on ait entendue ici : une des plus pures, également, et sans le moindre défaut qui la dépare, sur toute l'étendue du clavier. Il y a dans tout cela autant de clarté que de rondeur, autant de douceur que de force, et les notes basses ont une rare élégance. Le jeu est aussi sobre que le chant. La diction est irréprochable, d'une rare clarté et jamais le son ne couvre l'accentuation. Naus l'avons entendue, deux ou trois fois, faire merveille dans l'air superbe de la *Reine de Saba*, qu'elle exécute avec une rare perfection.

Quelques chiffres et détails pour intéresser le lecteur.

La saison d'opéra durera 21 semaines, soit 105 représentations, sans compter les matinées, le samedi.

1300 personnes peuvent aisément trouver des sièges à l'Opéra.

La salle ainsi toute louée doit rapporter un peu plus de \$700.

Le budget de la troupe est de \$45,000 pour la saison.

Pour qu'il n'y ait pas de déficit, il faut qu'à chaque soirée la recette soit de \$400 au moins.

Les contrôles pour la vente des billets seront placés chez M. L. N. E. Pratte, le célèbre marchand de pianos de la rue Notre-Dame, et l'autre au théâtre, rue Ste-Catherine.

Tous les billets sont imprimés d'avance, pour la saison, et seront mis en vente ces jours-ci.

L'impression du programme a été accordée à M. Raoul Barré. Le scénario de chaque pièce y sera publié en français et en anglais et sera rédigé sous une forme littéraire, instructive et attrayante.

On discute, en certains cercles, l'opportunité de demander une subvention pour le théâtre à nos édiles.

Une pièce fertile en situations poignantes c'est *Jack Harkaway* que l'on donne au Queen's cette semaine.

La mise en scène de cette œuvre toute patriotique est un vrai chef d'œuvre.

Le *Royal* ne perd en rien de sa popularité. A chaque représentation il y a foule et souvent la salle est comble. Cette semaine une pièce toute américaine tient l'affiche. *Girl Wanted* est une comédie originale au cours de laquelle se présentent aux yeux étonnés du spectateur nombre de comédiens, chanteurs, tous artistes et spécialistes de talent.

La semaine prochaine on donnera *Bobby Gaylor*

Le programme du Parc Sohmer cette semaine est des plus attrayants. C'est d'abord Mlle Valleska sur le trapèze volant et dont les tours de force d'une audacité inouïe font frémir tout le monde. Puis viennent les célèbres acrobates McPhee et Hill sur la triple barre horizontale, Mlle Liana de Courmeilles qui chante comme un pinson, les frères Romalos, acrobates et équilibristes de renom, les Bonitas merveilleux dans leurs imitations de cloches, Mlle Lottie Symonds, dans un répertoire varié de chansons originales irlandaises.

Mlle Pauline Devere, la célèbre dompteuse de lions et la famille Jordan sur le trapèze volant continuent à rehausser l'éclat des représentations cette semaine.

IVANHOE.



Certain auteur français, dont on ne conteste pas l'esprit, a comparé, l'autre jour, les femmes aux porcelaines d'art. Elles sont, disait-il, jolies peintes, coûteuses et fragiles. Cependant, pour racheter ce trait de malice, il ajoutait avec bonne grâce : "Lorsqu'on prétend qu'une femme est jolie, cela dépend du point de vue où l'on se place. On peut être jolie sans être belle ; l'ensemble rachète dans ce cas ce que les traits peuvent avoir d'irrégulier."

La beauté diffère sensiblement suivant la nuance du teint ; la beau-

té brune est plus mâle, plus sévère, plus touchante ; la beauté blonde est plus brillante, plus douce, plus gaie.

La poésie arabe veut qu'une femme belle ait des cheveux, des cils, des sourcils et des pupilles noirs ; la peau, les dents, les jambes blanches ; les lèvres et les gencives rouges ; la tête, le cou, l'avant-bras et le dos longs ; les yeux, le front, les hanches, les reins larges ; les oreilles petites ainsi que les mains et les pieds.

Une partie de ces attributs sont un reflet de la santé physique qui, seule, donne au teint l'éclat de la jeunesse, aux yeux et à tout le visage, l'expression, le charme qui nous attire et nous retient.

La médecine, l'hygiène ne peuvent rien contre la proportion des traits du visage, mais ils peuvent beaucoup pour le teint et l'expression de la figure. Avant tout une vie sobre et régulière conserve aux traits toute leur fraîcheur. Mais les exercices physiques ont aussi du bon.

On se durcit peu à peu l'épiderme en évitant les brusques changements de température quand on à l'avantage d'aller faire une course soit en bicyclette, à cheval ou en voiture.

Les jeux athlétiques développent la rondeur des formes, durcissent les muscles et donnent au corps toute sa virilité naturelle.

Ramer, quoique peu gracieux pour une jeune fille, ne peut que forcer le développement du buste. S'exposer au tangage sur un yacht donne de l'assurance dans la démarche et de l'élégance dans le balancement du corps. Bref, tout exercice qui n'amène pas d'excès de fatigue est toujours fertile en bons résultats.

Les deux filles de lord Dunraven étaient à bord du *Valkyrie III* aux régates internationales à New-York. Elles s'intéressent aussi vivement aux choses du sport que leur digne papa.

A la partie de crosse samedi entre les National et les Québec, pour le trophée Chapleau, une foule de dames ont escaladé bravement les bancs de l'estrade et ont suivi avec un intérêt soutenu toutes les péripéties du tournoi. Plus habile que bien des spectateurs l'une d'elles constatait avant le juge la moindre infraction aux règlements commise par les joueurs des deux clubs. J'ai remarqué que la grande majorité de ces dames éprouvaient un plaisir sensible aux scènes brutales qui se

sont produites entre les joueurs et cela en applaudissant, du geste du regard et même de la voix. Qui aurait cru que sous des apparences si frêles vibraient des cœurs si remplis d'amiosité, de cruauté et d'idées de vengeance !

HERCULE.



Mardi, le 24 septembre, sera célébré dans la paroisse de Ste-Martine le mariage de M. Ludger Hébert, avec Mlle Clara Aubry, sœur du curé de la localité.

Le même jour M. Zénon Nadon, de Montréal, conduira à l'autel Mlle Olivine Hébert. La cérémonie aura lieu aussi à Ste-Martine.

Les deux heureux couples partiront en voyage de noces pour Ottawa.

On annonce pour les premiers jours d'octobre le mariage de M. H. H. Decelles, surintendant de la compagnie d'assurance sur la vie *La Canadienne*, avec Mlle Blanche Labelle, fille de M. J. B. Labelle, organiste bien connu.

En l'église paroissiale de la Longue-Pointe, le 10 courant a été célébré le mariage de M. Joseph Vinet, de Belœil, avec Mlle Clara Beaudry. C'est M. l'abbé Lecours qui a donné la bénédiction aux époux.

On annonce pour le 23 septembre le mariage de M. Arthur St-Charles, caissier de la maison Dufresne et Mongenais, avec Mlle Blanche Racette, de Montréal.

On annonce aussi pour lundi le 23 courant, à Trois-Rivières, un mariage fashionable, celui de M. J. O. Prévost, *purser*, à bord du vapeur *Montréal*, et fils de feu le Dr Provost, de Sorel, à Mlle Turcotte, fille aînée de l'hon. Arthur Turcotte, ancien procureur général, aujourd'hui protonotaire de Montréal.

L'un des mariages les plus fashionables de la saison a été célébré

mardi matin à la cathédrale de Montréal. M. Achille Bergevin, de la banque Jacques-Cartier, y a conduit à l'autel Mlle Flora Faucher, nièce de M. Olivier Faucher, un des plus prospères commerçants de Montréal.

C'est Mgr l'archevêque Fabre qui a donné la bénédiction nuptiale au couple.

L'après-midi il y a eu réception chez Mme Faucher, 252 rue St-Antoine et nombreux sont les amis qui ont été souhaiter bonheur, félicité et prospérité aux jeunes époux qui sont partis le soir même en voyage de noces dans l'ouest américain.

Détail à noter : c'est le premier mariage célébré dans la nouvelle cathédrale, depuis son achèvement.

Le premier octobre prochain, aura lieu le mariage de M. Louis Loranger, avocat, de la société Beaudin, Cardinal et Loranger, avec une jolie brunette de l'Ouest.

On annonce pour le 30 septembre, le mariage de M. le Dr Lanoix de Nashua, N. H., avec Mlle Gabrielle Maillet, sœur du dentiste bien connu à Montréal.

Le 9 courant a été célébré en l'église de Saint-Henri, le mariage de M. J. H. Macduff, architecte, avec Mlle Philomène Aquin, fille de M. T. J. Aquin, maire de Saint-Henri.

Le même jour, a eu lieu à Aylmer, le mariage de M. F. A. Labelle, notaire, avec Mlle St-Julien, fille de M. le juge St-Julien.

Mardi le 11 septembre, M. Moïse Portelance, de la maison Roy et Portelance, conduisait à l'autel, Mlle Angéline Robillard, fille de M. Clément Robillard.

## LE CHEVEU

Raoul est brun, très brun, mais très beau.

Marguerite est blonde, très blonde, également très jolie.

Ils sont unis depuis peu.

Ils s'adorent.

Ils cherchent à être le plus sou-

vent seuls, — naturellement. Quand ils sont seuls, ils se disent des choses bien peu intéressantes, — mais si tendres !...

Ils s'interrompent souvent pour s'embrasser.

Monsieur aime beaucoup promener ses lèvres sur les soyeux cheveux d'or de sa femme chérie.

D'abord les frisons du front, puis ceux de la nuque, enfin le chignon pointu à la mode :

Toute la chevelure y passe.

Et quand il a fini... il recommence !

Madame parvient enfin à s'échapper.

Elle court à ses fournaux.

C'est qu'elle a, ce jour-là, donné campos à la bonne.

Elle est si heureuse : elle va confectionner le dîner de son mari bien aimé.

Et elle sale par-ci, poivre par-là ; elle goûte, la mine sérieuse.

Tout est prêt.

A table !

Vis-à-vis l'un de l'autre, ils se mangent des yeux, d'abord.

Ensuite, Monsieur attaque résolument son potage.

Il porte la cuillère à sa bouche... mais il la retire vivement.....

Et, avec le pouce et l'index, cueille sur la lèvre inférieure un long cheveu blond, très blond.....

— Pouah !... fait-il, l'estomac soulevé de dégoût.

OSCAR ROUSSELOT.

## AUTOUR DES COULISSES

Grosse nouvelle !

On annonce que l'emballeur de Sarah Bernhardt se retire après fortune faite....

En quoi, direz-vous, cet événement peut-il intéresser le public ?... C'est que l'emballeur de Sarah Bernhardt n'est pas un emballer ordinaire, mais un virtuose de l'emballage, un artiste. Il a inventé à l'usage de la tragédienne, des malles extraordinaires et perfectionnées. On peut dire que les soixante-treize malles qu'emporte Sarah Bernhardt dans ses tournées sont des chefs-d'œuvre d'ingéniosité.

Vous avez bien lu le chiffre pharmareux : *Soixante-treize malles !*

Ce que contiennent ces malles et dans quelles proportions les robes y figurent, vous le devinez aisément. Robes de matin, robes d'après-midi, costumes de bal—quelquefois cinq ou six robes pour une seule pièce, sans raison scénique, peut-être, mais parce que c'est un vrai élément de succès, qu'une jolie exhibition de toilettes. Avec cela tout l'attirail des dessous, chemises, bas, panta-

lons, chaussures. Et je vous laisse rêver au chiffre que les directeurs des tournées peuvent payer d'excédent de bagages.

Si même il s'agissait de simples malles en osier très légères, ce serait encombrant et rien de plus ; mais les malles destinées à passer l'Atlantique sont d'une fabrication spéciale. Tout ce qui est robe, gants, et, en général, la peausserie fine, pouvant être menacée par le contact de l'air salin, on a imaginé les boîtes de fer blanc pour les contenir. Ces boîtes elles-mêmes sont placées dans d'autres caisses en bois.

Je ne parle que pour mémoire de colis plus petits où sont renfermés les différents "affutiaux" nécessaires à l'exercice du métier, les pots de blanc et de rouge, les blaireaux et en général tout ce qui est du ressort de la parfumerie.

A côté, il y a aussi celles qui feront la joie du bord, la curiosité des passagères, la robe qu'on arborera pour une soirée montée par le capitaine, ou encore pour l'arrivée au port, toutes voiles dehors. Rien que ce bagage comporte souvent deux ou trois malles à lui tout seul.

Vous comprenez que l'actrice, une fois arrivée, a grande hâte de débarrasser toutes ses richesses dans l'hôtel où elle est descendue ; mais alors, l'hôtelier, homme pratique, la guette au cours de cette opération, et il obtient généralement d'elle la faveur de faire, dans un salon de l'hôtel, l'exhibition des toilettes apportées. Tout le monde s'y transporte afin de voir le dernier cri des modes parisiennes.

Cela achalande l'hôtel sans déflorer l'inédit de la représentation au théâtre, et même, au contraire, en lui faisant de la réclame.

O le prestige du goût français !

Nous devons aussi beaucoup de notre prestige à... notre esprit. Sans flatterie nous sommes aimables et spirituels et, entre tous, parmi nous, les comédiens sont spirituels et aimables.

Jugez-en par le petit dialogue suivant :

Nous sommes en octobre. On rentre ! Au rideau, Messieurs !

"Sur le boulevard, s'abordent deux individus qu'à leurs mentons bleuis, qu'à leurs joues glabres, qu'à leur teint fané, on reconnaît pour des acteurs.

Aussitôt, ce dialogue s'engage :

—Ce cher Machin !

—Cet excellent Chose !

—Vous rentrez définitivement ?

—Il le faut bien... Et vous ?

—Je rentre aussi... Pas moyen de

faire autrement : nous rouvrons lundi.

—Comme nous.

—Etes-vous content de votre été ?

—Ravi... Et vous ?

—Enchanté.

—J'ai fait une tournée admirable.

—Moi, une admirable tournée.

—Un voyage de conquérant.

—Une marche triomphale.

—La foule m'acclamait dans les rues.

—Le peuple dételait ma voiture à la sortie.

—Hein ! c'est cela qui vous fait oublier les déboires d'ici !

—Ne me parlez pas des théâtres de Paris !

—Le mérite y est méconnu.

—On ne sait pas nous y employer.

—En hiver, je ne joue plus que des pannes.

—Pas moyen d'avoir seulement vingt lignes à dire dans une soirée.

—Les bons rôles sont pour des comédiens surfaits.

—Quel dommage que l'été ne dure pas toujours.

—On passerait sa vie en province...

—Devant de vrais connaisseurs.

—Car le public parisien est le dernier des publics.

—A qui le dites-vous ?

—Il n'y a de spectateurs intelligents que dans les sous-préfectures.

—Ce sont les seuls qui soient dignes de nous entendre...

—Et qui sachent nous apprécier.

—Savez-vous ce qu'on m'a dit partout.

—Non.

—Que Coquelin était brûlé d'avance dans le pays où j'avais passé.

—C'est exactement la même chose pour moi, avec cette différence que l'artiste *ratiboisé* s'appelle Mounet-Sully.

—Et le résultat matériel ?

—Superbe ! admirable !... nous avons fait le maximum en tous lieux.

—Nous aussi.

—J'avais vingt-cinq pour cent sur la recette...

—Moi également.

—J'ai gagné un argent fou.

—J'en ai autant à votre service.

—Alors, prêtez-moi donc cinq fiancs ? j'ai oublié ma bourse.

—Impossible : j'allais moi-même vous les demander."

Que voilà une amusante cause et comme elle prouve bien que, sans nous flatter, je le répète, l'esprit n'est pas ce qui nous manque le plus.

MAB.

## L'ENFANT

Quel temps plus heureux que l'enfance,  
Quel plus véritable trésor  
Que l'insouciance de l'âge d'or,  
Que son adorable ignorance ?  
Foi, gloire, fortune, l'enfant,  
Cet inconscient triomphant,  
Sans rien comprendre à toute chose ;  
L'azur du ciel emplit ses yeux ;  
Il est riche pour une rose ;  
Un baiser le rend glorieux.

Qui rit mieux que l'enfant ? Son rire  
Est la vraie et franche gâté ;  
Chaque fois, de l'homme attristé,  
Le front s'éclaircit à ce délire,  
C'est qu'il n'a pas, lui, le petit,  
Dans son âme un chagrin qui dit :  
Regrette !.. une crainte ; prends garde !..  
Il n'a point encor de passé ;  
Et devant lui, lorsqu'il regarde,  
Il se sent le cœur caressé.

Comme la fleur qu'un souffle blesse,  
On a peur pour ces êtres chers  
Qu'un heurt, un rien froisse leurs chairs...  
Mais quelle force en leur faiblesse !  
Croire les vaincre est être fou ;  
Quand leurs petits bras, à nos cous  
S'enlacent, palpitante chaîne,  
En vain, courroucés, nous groupons...  
Notre défaite est trop certaine :  
C'est toujours nous qui nous rendons.

Visages rosés, têtes blondes,  
Sourires qui parlez d'espoir,  
Combien nous aimons à nous voir  
Entourés de vos folles rondes !  
Chantez ; vos voix en s'unissant  
Semblent un écho ravissant  
Du chœur des lyres éternelles.  
De là-haut, venez à nous...  
Mais qu'avez-vous fait de vos ailes ?  
Ou pourquoi nous les cachez-vous ?

Cette gâté qui nous enchante,  
Dis-nous, enfant, qui te l'apprit ?  
Mais le sait-il lui-même ? Il rit ?  
Simplement comme l'oiseau chante,  
Comme aux champs fleurit le bleu,  
Comme bruit le ruisseau...  
Ce bien tient à son âme pure ;  
Dieu le lui donne comme un dû.  
Le chercher hors de la nature,  
C'est pour toujours l'avoir perdu.

L'enfant, c'est l'"être", qui, sans cesse,  
S'anime, s'éteint et renaît,  
Chaîne immense dont chacun est  
L'anneau qui sur l'anneau se presse.  
Quand le blé, jauni sous l'azur,  
Laisse pencher son épi mûr,  
Pour germer et croître un grain tombe ;  
La terre en fait un blé nouveau :  
L'homme ainsi s'endort dans la tombe  
Pour se réveiller au berceau.

DENIS LANGAT.

## LA MODE

Nous voici déjà arrivés à l'automne, et l'animation est grande parmi ceux et celles qui vivent de la mode.

Les modistes sont ordinairement prêtes avant les autres. Cependant, cette année, elles semblent éprouver une légère indécision : Quel est le chapeau que l'on portera ? Seront-ils grands, seront-ils petits. Voilà la question. Pour la résoudre, on fait les deux genres, laissant les dames choisir elles-mêmes ce qui leur va le mieux.

Comme coiffure intermédiaire, la petite capote s'empare de nouveau du succès, et met tout le monde d'accord, car rien n'est plus joli et plus seyant que ces chiffons perlés et brodés, avec les ailes de dentelles ou simplement un très large nœud accompagnant, de manière si élégante, les cheveux en oreilles d'épagneul adoptés par la mode.

Le chapeau-chenille est aussi appelé à une très grande vogue.

Les élégantes persistent à garder aux manches des dimensions tout à fait disproportionnées.

Rien n'est si laid que le chapeau de paille blanc, haut de calote, que des excentriques portent tout à fait sur l'arrière du chignon qu'elles bâtissent tout exprès d'une longueur démesurée. Dans la mode comme dans tout, il faut savoir garder les proportions.

À la veille de l'ouverture de la saison théâtrale, nous avons cru utile de donner à nos lectrices une gravure montrant une blouse pour le théâtre.

Elle se confectionne en satin et s'agrafe au dos. Le plastron plissé est rapporté et cousu sur la doublure ajustée, ou bien peut se faire ajouré, en enlevant la doublure qui se trouve dessous. On encadre cet empiècement d'une broderie pailletée ou d'une guipure très grosse brodée de perles de jais. Les plis du plastron rejoignent le haut de la manche et sont garnis sur le haut du bras, d'une patte de broderie.

Le devant et le dos de la blouse

sont ornés de deux gros plis creux : ceux du dos sont tendus sur la doublure et, devant, ils forment bouffant avec le corsage.

Ceinture en ruban, nouée de côté. Manches à épaules tombantes, terminées par un bracelet de ruban. Les plis du dos se rejoignent à la taille et, en se rapprochant, cachent les agrafes.

## LES CEREMONIES DU MARIAGE EN FRANCE

Enfin voici le grand jour : " le plus beau de la vie ! " Indiquons ra-



Blouse pour le théâtre.

pidement toutes les formalités qu'exige ce plus beau jour-là. Le mariage a lieu à la mairie d'abord et, ensuite, à l'église du domicile de la mariée. Le marié se rend avec sa famille au domicile des parents de la future ; celle-ci monte dans la première voiture, sa mère est auprès d'elle, son père et un autre parent en face ; le futur prend place dans la seconde avec ses parents. Le père de la mariée donne la main à sa fille pour la conduire à l'autel ; le marié est accompagné de sa mère ; puis viennent le père du marié avec la mère de la mariée, et ainsi

de suite. Au mariage civil n'assistent généralement que les parents et les témoins des nouveaux époux ; les autres invités assistent seulement à la bénédiction nuptiale. La messe dite, les deux familles se rendent à la sacristie dans l'ordre où elles sont entrées à l'église ; elles en sortent autrement. Le père du marié donne la main à la mariée, le marié à la mère de la mariée, le père de la mariée à la mère du marié. La mariée monte alors dans la première voiture, ayant auprès d'elle le père du marié et, devant elle, celui-ci avec sa propre mère. Le dîner est donné par les parents de

la mariée. Celle-ci est placée à table entre son père et son beau-père ; en face d'elle se trouve le marié, entre sa mère et sa belle-mère ; les places suivantes à droite et à gauche sont occupées par les témoins respectifs des deux parties. Le bal est ouvert par les nouveaux mariés.

Les mariés doivent des visites dans le mois qui suit leur union ; ajoutons que ceux qui les ont reçues doivent les rendre dans la huitaine ; d'ailleurs une visite est comme un salut : elle se rend toujours ; un personnage haut placé ne rend point la visite de son subordonné, c'est à peu près la seule exception. Les personnes qui ont assisté au repas de noces doivent en outre un dîner aux mariés.

## LA CONSERVATION DES FLEURS

Dédié à nos lectrices qui aiment les fleurs.

En dehors des nombreux procédés préconisés jusqu'ici pour la conservation des fleurs dans les vases, où, hélas ! si vite elles se fanent, en voici un d'une simplicité enfantine.

Gardez vos bouquets, mesdames et mesdemoiselles, dans de l'eau distillée, ou mieux encore de l'eau de pluie. Ils conserveront leur fraîcheur au moins quinze jours à trois semaines.

Essayez, mesdames !

L'amour, l'amour qu'on aime tant,  
Est comme une montagne haute :  
On la monte tout en chantant,  
On pleure en descendant la côte.

# THE HIGH SCHOOL CADETS

MARCHE

SOUSA.

The musical score is presented in four systems, each consisting of a grand staff with a treble and bass clef. The first system begins with a piano (p) dynamic and includes a forte (ff) pedal marking. It features a series of chords in the bass and a melodic line in the treble. A repeat sign is placed after the second measure. The second system starts with a mezzo-forte (mf) dynamic. The third and fourth systems continue the piece with various chordal textures and melodic fragments, each marked with a pedal (Ped.) instruction. The score concludes with a final chord in the bass and a melodic flourish in the treble.

First system of musical notation. The right hand (treble clef) features a melodic line with a fermata on the first measure and a series of sixteenth-note runs. The left hand (bass clef) plays a steady accompaniment of eighth notes. Dynamics include *pp* and a fermata symbol.

Second system of musical notation. The right hand continues with melodic runs. The left hand has a more active accompaniment. Dynamics include *ff*, *Ped.*, and a fermata symbol. First and second endings are indicated by brackets and numbers 1 and 2.

Third system of musical notation. The right hand features chords and melodic fragments. The left hand has a consistent eighth-note accompaniment. Dynamics include *ff* and *mf*.

Fourth system of musical notation. The right hand has a melodic line with slurs. The left hand continues with eighth-note accompaniment. Dynamics include *ff*.

Fifth system of musical notation. The right hand features a series of chords with slurs. The left hand has a steady accompaniment. Dynamics include *p*. First and second endings are indicated by brackets and numbers 1 and 2.

First system of the musical score. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one flat (B-flat). The music begins with a repeat sign and a piano (*p*) dynamic marking. The upper staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the lower staff provides a harmonic accompaniment with chords and eighth notes.

Second system of the musical score, continuing the piece. It maintains the same grand staff and key signature. The melodic line in the upper staff continues with similar rhythmic patterns, and the bass line provides a steady accompaniment.

Third system of the musical score. It includes first and second endings, marked with '1' and '2' above the staff. A section of the music is marked with a forte (*ff*) dynamic. The notation includes various articulations such as accents and slurs.

Fourth system of the musical score, featuring a section marked with a *Sev'* (secco) dynamic. The music continues with complex chordal textures in both hands, including many triplets and sixteenth-note patterns.

Fifth system of the musical score, concluding the piece. It includes first and second endings, marked with '1' and '2' above the staff. The music ends with a final cadence in the bass clef.

## NE LE DIS PAS !

Paroles de VICTOR WILDER.

Musique de C. M. de WEBER.

CON MOTO ED ANIMA.

1. Si tu re-prends ta pro-messe et ta foi, A mon a-mour si ton  
 2. Si tu veux rom - pre ce nœud en-chanteur, Par les ser-ments mil-le  
 3. Si de ton â - me tu veux me ban-nir, Si par un au - tre ton

cœur s'est fer-mé ; Ne le dis pas, ah ! de grâ ce tais toi !  
 fois con - fir-mé, Ne le dis pas, lais - se - moi mon er - reur,  
 cœur est char-mé, Ne le dis pas, il fau - drait en mou - rir,

REF. Lais - se-moi croire au bon-heur d'être ai-mé !

## DE TOUT UN PEU

TOM-POUCE

L'armée du Salut a fait une recrue qui, paraît-il, vaut son pesant d'or.

C'est un nain hollandais, connu sous le nom de Kayser, et qui jadis s'exhiba à la foire du Trône, sous le nom plus romantique de Tom-Pouce.

Le nouveau salutiste, dit l'*Indépendance belge*, se promène aujourd'hui en uniforme dans les rues d'Almelo et dirige souvent les exercices religieux. Dans ce cas, le public afflue aux réunions.

## LES MÉTIERS BIZARRES

Vers le milieu de l'année, les *retapeurs de pommes de terre* font de bonnes affaires. Oyez plutôt :

A la tombée de la nuit ou le matin, dès patron-minette, ils se rendent sous l'arche d'un pont désert, et là, des commerçants plus ou moins scrupuleux leur apportent, par caisses, des soldes de pomme de terre qui, en vieillissant, ont perdu leur aspect printanier. On jette les pommes de terre dans des baquets et les *retapeurs*, les pieds nus, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, se mettent à les piétiner vigoureusement.

Après un quart d'heure de cette opération, les tubercules ont élagué leur ancien tégument et redeviennent blonds et satinés. Alors on les retire, on les fait égoutter, puis on les emballe dans des paniers garnis de papiers immaculés.

Et, le lendemain, ces vieilles pommes de terre sont passées au rang de *primeurs* et vendues pour telles, aux Halles, à nos cordons-bleus.

## LES BIENFAITS DE L'ASSOCIATION

On va fonder prochainement à Bruxelles une "Coopérative intellectuelle," dont les promoteurs offrent à leurs futurs associés, journaux, livres et revues à prix réduits. Le prospectus de l'œuvre nouvelle se réclame du patronage de MM. le baron de Hauteville, Camille Lemonnier, Em. Verhœren, etc. Pour les coopérateurs intellectuels comme pour tous les autres coopérateurs en général, le premier résultat visé est l'économie pécuniaire. Mais le manifeste de la nouvelle association découvre des visées plus hautes en présentant la Société projetée comme un vaste organisme à la fois scientifique et littéraire.

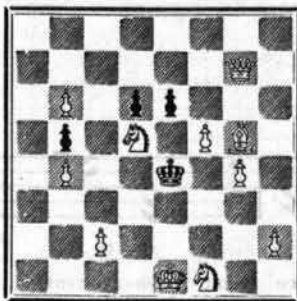
Voilà qui est peut-être ambitieux. L'initiative, en tout cas, est louable et exemplaire.

## LES ECHECS

PROBLEME No 16

Par E. B. Schwann

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

## SOLUTION DU PROBLEME No 15

Blancs

Noirs

1 C 4 CD  
2 D 4 FD éch  
3 F 5 CR mat

1 P pr C (ou A)  
2 R 6 R

(A)

1 C 4 CD  
2 F 5 CR éch  
3 D 8 TR mat

1 R 6 R  
2 R 5 D

(B)

1 C 4 CD  
2 T 2 FR éch  
3 F 2 R mat  
3 D pr P mat

1 P 8 C fait D  
2 R 5 CR  
Si 2 R 6 R

(C)

1 C 4 CD  
2 P 7 R éch-déc  
3 D ou F ou C fait mat

1 R 5 C  
2 ad libitum

## RECREATION

Comment écrire herbe séchée en 4 lettres.

Solution du problème No 16—*Ronde-Onde*.

## LA CUISINE

*Manière de faire réchauffer les rôtis.*—Enveloppez votre restant de rôti avec des feuilles de papier beurré, mettez-le au four ou à la broche avec une chaleur douce pour qu'elle ait le temps de pénétrer; augmenter graduellement et, lorsque vous serez assuré que le morceau est atteint, développez-le, arrosez avec du jus et servez.

## VIENT DE PARAITRE

NE VOUS GENEZ PAS.—Chanson comique, créée par Bleau au Parc Sohmer et au Parc Royal; prix 5 cts. Arthur Yon, éditeur, Montréal.

LE PERE LA VICTOITE.—Chanson-marche créée par DeBrigny au Parc Sohmer; J. E. Bélaïr, éditeur, Montréal.

## A NOS LECTEURS

Par ce que nos lecteurs verront de nos gravures et dessins dans le numéro d'aujourd'hui, il leur sera facile de constater que la direction du PASSE-TEMPS a résolu de ne rien épargner pour conserver au journal son cachet essentiellement artistique et agrandir, si cela est possible, sa sphère d'influence dans tout ce qui touche aux choses de l'art.

Dorénavant un artiste spécial sera attaché au journal et nous fournira ample moisson de dessins nouveaux, originaux et inédits.

Nos lecteurs, nous en sommes convaincus, apprécieront nos efforts dans cette direction et nous en tiendront compte.

## Feuilleton du PASSE-TEMPS

## LE DRAME

—DE—

## L'HOTEL DE BOURGOGNE

## DEUXIEME PARTIE

I

Une après-midi de septembre à Lormont. Un ciel bleu, mi-gris, éclairé par un soleil indolent comme un pacha.

Autour du soleil, de gros nuages tranquilles, avec des rondeurs blanches, comme de gigantesques balles de coton.

Les arbres sont roux. Les plaines sont ternes. Le vent brutal, plein de mains invisibles, arrache des poignées de feuilles jaunes aux têtes lamentables des bois.

C'est un soir de paresse. Il ya des odeurs de dimanche dans l'air. Et les sentiers ombreux de Lormont, ces sentiers si gascons, où l'on trouve des déclarations d'amour inscrites au couteau sur l'écorce de tous les arbres, sont peuplés de fillettes folles, pendues au bras de garçonnetts tout aussi raisonnables.

Une maisonnette isolée est là, adossée à la haute colline. C'est une maisonnette blanche, comme il sied, avec sa façade honnête et joyeuse, tournée vers le midi. Devant : des miniatures de sapins rigides, ayant la prétention de convertir la pelouse en un parc anglais. Derrière : la pente boisée du coteau, dont les arbres aux branches athlétiques s'avancent jusque sur les murailles, et semblent des végétaux forcés poussant cette maisonnette qui les gêne, et voulant la faire dégringoler de là.

Tout en bas coule la Garonne, la large et majestueuse Garonne. Et, sur ses bords, au loin, magnifiquement, comme une apparition de fêtes, Bordeaux se découvre, là, et des éparpillements de faubourgs con-

fus allant se perdre tout au fond, sous l'aspect indéfini de charretées de cailloux répandues sur la plaine.

La maisonnette blanche ainsi perchée sur la colline est la villa Miquèle. Elle semble boire du soleil par toutes ses croisées ouvertes. Elle est habitée.

Duprat, quand il sut que le sauveur de sa fille n'était autre que ce numéro 7, si gravement compromis par lui, n'avait eu qu'une pensée : quitter l'hôtel de Bourgogne le plus tôt possible, et empêcher à tout prix Mibuèle de se trouver en présence de ce Victor Labanère.

Trois jours après le crime, il lui était venu un remords affreux.

Il entra dans cette chambre 7. Personne ne lui avait répondu quand il avait frappé.

— Il est sorti, pensa Duprat.

Il entra, et il fit quelques pas dans la chambre.

Labanère était chez lui. Duprat balbutia.

— Bonsoir, monsieur !

Il ne put rien dire pendant plusieurs secondes.

— Et votre doigt ? demanda-t-il ensuite, confusément.

— Il va très bien. J'ai subi une petite opération. Ce sera guéri dans quelques jours.

Duprat n'écoutait pas. Les yeux hagards, il regardait une planche sur un porte-manteau, une planche où il chercha vainement deux vieilles bottines éculées. Duprat était entré dans la chambre pour faire disparaître les valeurs qu'il avait glissées dans ces chaussures, après avoir tué Griffonny. Et il s'épongea le front en écoutant les explications techniques que Victor Labanère donnait, à propos de son doigt écrasé.

— Il les a jetées ou vendues à quelque fripier, se dit Duprat en poussant un soupir de consolation. Et il n'aura pas regardé dedans avant de s'en débarrasser.

Il se leva, très joyeux en songeant qu'il n'y avait plus que les habits dans les communs, et quelques autres indices de moindre importance.

— Il en rattrapera peut-être ! se dit-il.

Et il sortit aussitôt, en donnant force poignées de main au jeune homme.

Le lendemain matin, quoique les réparations ne fussent pas terminées à la maison, Duprat ordonna à Madelec de commencer le déménagement.

Et voilà pourquoi, ce dimanche de septembre, la villa Miquèle, habitée par Duprat, sa fille et son domestique, aspirait du soleil par toutes ses fenêtres ouvertes.

Tout à coup, à une croisée du rez-de-ci aussée, une tête apparut : une tête brune, vive petite, trouée de deux larges yeux noirs. La tête de Miquèle. Et, sur cette tête, il y avait un grand chapeau dont les ailes, surchargées de plumes, semblaient vouloir s'envoler.

— Es-tu prêt, papa ! demanda la jolie tête brune.

Et les yeux noirs de cette tête regardèrent, là-bas, au bord de la Garonne, une grande chose rouge, un transport de l'Etat,

qui devait être lancé dans quelques heures, au moment de la marée.

— Nous allons être en retard ! reprit Miquèle.

Et ses yeux, allumés de bonheur, ne quittèrent pas la masse éclatante du vaisseau, dont les abords se noircissaient déjà d'une fourmillière humaine.

Dans le petit chemin qui passait devant la maison, des couples espiègles se promenaient, s'amusant à traîner leurs pieds dans les feuilles mortes.

Duprat apparut, faisant un dernier pli à sa cravate. Il était tout vêtu de noir, comme il convient aux hommes décorés, et la chair rubiconde de son cou puissant, ses moustaches en brosse, ses sourcils durs, hérissés sur deux yeux gris d'une acuité extraordinaire, lui donnaient cet air sévère et martial qui provoque les saluts militaires des jeunes gens.

— Voilà ! partons ! dit le capitaine, après avoir embrassé sa fille.

Mais celle-ci tourna la tête vers le haut du sentier, et resta appuyée à la fenêtre.

Quelqu'un venait de là ; un jeune homme. On distinguait vaguement son visage, à travers des branches d'arbre.

— Papa, regarde donc ! dit Miquèle à demi-voix.

Duprat regarda.

Et tous les deux se turent, pris d'un malaise subit.

— N'est-ce pas que c'est lui ? balbutia Miquèle.

Duprat pâlit.

— Qui, lui ? demanda-t-il, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre normale.

Le jeune homme approchait, fouettant les feuillages avec une badine.

— Lui, tu sais ? là-bas, à Bordeaux..

Elle s'arrêta. Le jeune homme était tout prêt. Il aurait pu entendre.

C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, de taille moyenne, de physionomie expressive et irrégulière. Il était maigre, il avait des moustaches et des cheveux châtains, et des yeux vifs et roux, bougeant dans son front large avec une extrême rapidité.

Il regarda par-dessus la muraille, et Duprat fit un mouvement pour ne pas se laisser voir à la fenêtre.

Le jeune homme eut un léger cri de surprise.

— Tiens ! lança-t-il, à part.

Et, intrigué, il regarda Miquèle.

La jeune fille rougit.

— Papa, dit-elle à demi-voix, faut-il le faire entrer ?

Duprat s'avança résolument. Mais le promeneur s'éloignait. Au moment où il allait disparaître, il tourna la tête et regarda de nouveau Miquèle avec une sorte d'hésitation.

— Il nous a reconnus, se dit Duprat dont le visage était devenu plus pâle ; je ne peux pas le laisser partir comme ça.

— Bonjour, monsieur Labanère ! salua-t-il de loin, avec un sourire qui put paraître accueillant.

Le jeune homme s'arrêta.

— Bonjour, monsieur Duprat ; bonjour, mademoiselle !

— Vous ne voulez pas entrer un instant ?

— Mais si, volontiers !

Et Victor Labanère entra, un peu gauche, avec une politesse exagérée.

— Asseyez-vous donc ! lui dit Duprat, en avançant un fauteuil.

Miquèle s'était assise près de la croisée. La tête basse, elle feuilletait un livre avec beaucoup de gravité, et, très impolie, feignait de lire des passages intéressants.

Il y eut une grande minute de malaise, pendant laquelle personne n'osa parler.

Duprat, dont les lèvres tremblaient, ouvrit le premier la bouche pour dire quelque chose ; il ne savait quoi.

— Et votre main ? est-elle guérie ?

— Oui, répondit le jeune homme, heureux de rompre le silence. Ce n'était pas grave. Je n'ai même plus besoin d'un bandeau. Un doigt raccourci, voilà tout.

A leur tour, les lèvres de Miquèle tremblèrent. Elles sentaient, ces lèvres, qu'elles auraient dû dire une foule de choses, comme ceci :

« A propos, moi sieur, je suis vraiment confuse d'avoir été la cause de tout cela, et je vous dois bien de la reconnaissance pour ce que vous avez fait en cette occasion. Croyez, monsieur, que... »

Mais les lèvres susdites se contentèrent de trembler, puis de se laisser mordre l'une après l'autre par les quenottes menues qu'elles recouvraient ; et leur propriétaire, après avoir vainement cherché une formule courte et point banale pour exprimer les réflexions qui lui venaient, se remit à feuilletter son livre, avec une gravité croissante, et à lire, pour la vingtième fois, un passage quelconque, dont elle n'arrivait pas à comprendre un trait mot.

— Ah ! sans vous, monsieur, lança Duprat, qui voulait en finir tout d'un coup, sans vous, ma fille aurait certainement passé un mauvais quart d'heure !

Le jeune homme esquissa un sourire modeste, en pensant au fond, ce qui d'ailleurs était la vérité, que, sans lui, ce quart d'heure aurait été simplement le dernier passé par la demoiselle.

Et il rougit d'orgueil en se rappelant que deux journaux de Bordeaux, et même une gazette de Libourne, avaient célébré cet exploit sur le mode lyrique, après une communication adressée aux directeurs de ces feuilles par l'humble héros lui-même.

— Vous alliez peut-être au lancement de la " Dordogne ? " demanda Duprat un peu inquiet.

Ici Victor Labanère retrouva toute sa loquacité.

— Oui, je dois y assister en ma qualité de correspondant des journaux parisiens, dit-il avec une importance mal déguisée.

Miquèle qui ne voulait pas passer pour une fille muette, hasarda :

— Monsieur est correspondant de journaux de Paris ?

— Oui, mademoiselle ; je collabore à la

« Fraternité » et à la « Jeune Lyre, » répondit Victor, en saluant à demi.

Et la jeune fille esquissa un geste de félicitations, avec sa tête, quoiqu'en vérité elle n'eût jamais entendu parler de ces publications.

—Le lancement d'un navire de guerre est toujours un événement à signaler, reprit Victor, et, quoique ce ne soit pas excessivement folâtre, il me faut le voir pour en rendre compte.

La jeune fille exhiba une petite moue approbatrice.

—Oui, sans doute, c'est très ennuyeux d'assister à ce lancement, sembla-t-elle dire, dans un haussement d'épaules, mais c'est une corvée que je dois remplir, moi aussi, en ma qualité de fille de capitaine au long cours ayant des relations avec le constructeur du vaisseau.

Et, ce pensant, elle regarda avec un impatient désir la coque éclatante du transport que le soleil faisait rutiler au bord de l'eau, comme un énorme charbon rouge.

—Ces correspondances vous demandent beaucoup de travail, monsieur ? demanda Duprat, d'une voix un peu sèche d'ancien commandant.

—Mon Dieu, non ! Seulement, il faut être à l'affût des nouvelles, lire les journaux de la localité, ce qui n'est pas toujours récréatif.

A ces paroles, Victor eut un léger plissement de lèvres du meilleur goût.

—Il faut, continua-t-il, courir au télégraphe, envoyer des dépêches pour signaler les piétons écrasés par les omnibus, et les chiens enragés perdus par leurs propriétaires.

Il s'arrêta ici, pour accueillir le sourire d'admiration que ces mots avaient coutume de provoquer parmi les petites gens.

Puis, achevant sa déclaration par le procédé ordinaire, il tira un journal de sa poche, le regarda :

—Tiens, il y a justement quelque chose de Bordeaux ! laissa-t-il échapper, en regardant la troisième page. Ah ! oui ! l'incendie d'avant-hier.

Et il renifla le journal dans sa poche, juste avec assez de précipitation pour se faire dire :

—Voudriez-vous nous permettre de lire votre compte-rendu ?

—Comment donc ? Ce n'est vraiment pas la peine, répondit Victor au capitaine, qui, pour être poli, avait posé l'inévitable question.

Et Duprat lut tout haut, afin de s'acquitter envers le sauveur de sa fille :

#### TÉLEGRAMMES ET CORRESPONDANCES

« Bordeaux, 24 septembre. — Un incendie d'une violence extraordinaire a éclaté hier soir, dans les ateliers de MM. de Laperrière frères, situés cours Saint-Jean, 318. Tout a été la proie des flammes. Les pertes couvertes par des assurances, sont évaluées à plusieurs centaines de mille francs. Les pompiers ont fait leur devoir. »

Pendant cette lecture, Miquèle allongea

le cou avec intérêt, tandis que Victor Labanère affectait de parler autre chose, pour bien prouver que l'article était sans importance.

—Monsieur, je vous remercie. C'est très intéressant ! proclama Duprat qui commençait à s'impatisser.

Mais il fallut parler de choses et d'autres. Duprat se taisait, pour faire comprendre à ce visiteur inattendu qu'il serait temps de remettre la conversation à une autre fois, Labanère, lancé dans des considérations sur l'utilité des journaux bien renseignés, ne comprit pas du tout. Son visage s'anima ; sa bouche largement fendue, son menton mal venu renfoncé sous de petites moustaches, et surtout ses yeux bruns, courrant de chaque côté de son nez un peu fort, comme deux écuréuls qui auraient joué à cache-cache, prenaient une expression singulière qui faisait oublier le mauvais effet produit d'abord par sa figure incorrecte. Il parla de sujets sans suite et sans lien, avec une volubilité croissante ; du transport qu'on allait lancer, de la politique de colonisation, des derniers romans parus, de la cité qui l'avait vu naître, du relèvement de la patrie, du « Prophète » qu'on venait de monter au Grand Théâtre, de ses parents morts depuis une vingtaine d'années, de son tuteur auquel il avait fait un procès, de ses goûts en poésie, de la façon tout à fait originale dont il comptait dépenser sa petite fortune. . .

—A propos, dit-il, sans aucune transition, savez-vous qu'on est venu fouiller chez moi, au sujet de l'assassinat de Griffonny ?

Duprat quitta sa chaise.

—Que dites-vous là ? demanda-t-il brusquement.

—On a fouillé chez tous les locataires de l'hôtel, et on a vidé les fosses d'aisances, espérant découvrir quelque objet qui mette sur les traces du coupable.

Duprat crut tomber sur le parquet.

—Et a-t-on trouvé quelque chose, monsieur ? demanda Miquèle, réellement intriguée cette fois.

—Je ne sais pas, mademoiselle. Les résultats de cette enquête n'ont pas encore été divulgués, je crois ; mais un de mes amis, très bien placé pour savoir ce qui se passe, m'a assuré que la police était sur une piste excellente.

Duprat ne dit rien. Il alla prendre son chapeau placé sur un guéridon, et resta immobile comme un mannequin de tailleur.

—Il faut espérer qu'on ne tardera pas à découvrir le criminel, dit Miquèle avec animation. Des assassins comme celui-là sont vraiment des monstres. Avez-vous vu les blessures de la victime, monsieur ?

—A peine, répondit Victor, mais il est reconnu que le crime a été commis avec une férocité épouvantable. Ce pauvre Griffonny avait des coups de poignard jusque dans les yeux. Quel qu'il soit, allez, mademoiselle, cet assassin est sûr de son affaire.

—Ah ! certainement oui ! approuva la jeune fille.

Duprat n'avait pas bougé. Il entendait

en lui des tourbillons de sang qui faisaient tinter ses oreilles.

—Je vous souhaite le bonjour, monsieur, lui dit Labanère, en prenant congé.

Et il tendit sa main droite, celle qui n'avait pas de blessure.

—Bonjour, monsieur ! répondit Duprat dont les yeux s'injectaient de sang.

Et, à son tour, il tendit la main vers le jeune homme.

Mais il réfléchit, pendant que sa main allait à la rencontre de celle de Victor, et il la retira malgré lui, brusquement, comme si un être mystérieux venait de surgir entre eux, pour séparer cette main loyale de cette main traîtresse.

—Bonjour mademoiselle ! dit le journaliste en s'inclinant légèrement.

—Bonjour, monsieur ! répondit Miquèle très froide, assaillie soudain par le souvenir de tout ce qui l'avait crispée, dans la conversation prétentieuse de ce visiteur.

Et la jeune fille se remit à lire dans son livre.

Duprat regarda s'en aller le jeune homme. Et il respira longuement quand il entendit la barrière de bois se refermer sur le sentier. Des bruits de feuilles sèches, foulées par des pas, retentirent, s'éloignant peu à peu. C'était fait. Parti.

Et Miquèle aussi poussa un soupir de soulagement.

—Eh bien, sortons-nous, papa ? demanda-t-elle, en se jetant au cou de son père.

Mais Duprat ne répondit pas. Il semblait inertes, assis négligemment sur le coin du guéridon, le chapeau toujours à la main.

—Qu'as-tu, voyons ? Il faut partir. Nous allons arriver en retard. Tu sais que c'est pour trois heures.

Duprat parut se réveiller. De grosses gouttes de sueur brillaient sur son front chauve. Il tressaillit :

—Hein ? qu'est-ce que tu dis ?

—Il faut nous en aller, c'est l'heure.

—L'heure de quoi ?

—Du lancement de la « Dordogne. »

Duprat fit quelques pas dans la pièce.

—Nous n'y allons pas ! répondit-il brusquement.

Miquèle le regarda avec de gros yeux effrayés.

—Papa, qu'as-tu ? que dis-tu ? Pourquoi es-tu comme ça ? Viens donc ! oh ! je t'en prie, papa !

Il se mit à pleurer tout à coup, en embrassant sa fille.

—Non, Quéquèle, nous n'y allons pas. Ça te fait beaucoup de peine ?

—Oh ! certainement oui ! ça m'en ferait beaucoup ! dit Miquèle dont le menton avait ces plis tremblants qu'a le menton des enfants qui vont pleurer.

—Pauvre Quéquèle ! embrasse-moi. Je suis. . .

—Tu es ?.. malade peut-être ?

—Oui, je crois, malade. C'est impossible, vois-tu, nous n'y allons pas !

(A continuer.)

## PROFESSEURS DE MUSIQUE

Guillaume Couture, 58 Université.  
 W. Davignon, 1180 St-Denis.  
 Mme V. Defoy, 147a St-Hubert.  
 A. P. V. Delfosse, 186 Ste-Elisabeth.  
 Mlle F. Drummond, 57 St-Hypolite.  
 Dominique Ducharme, 153 Bleury.  
 J. A. Duquette, 433 Dorchester.  
 Achille Fortier, 742 1/2 Sherbrooke.  
 Paul Wiillard, 29 Bishop.  
 Arthur Létondal, 2241 Ste-Catherine.  
 Charles Reichling, 2319 Ste-Catherine.  
 I. Silverstone, 37 Hutchison.  
 E. Van Loock, 239 Wolfe.  
 E. Archambault, 221 Berri.  
 Hubert A. Baker, 51 City Councillors.  
 A. Béique, 62 St-Denis.  
 Mme A. Breton, 310 Dorchester.  
 Mlle Alice Cardinal, 152 Murray.  
 Aug. Charbonnier, 584 Amherst.  
 Edw. Clarke, 1410 Ontario.  
 Mlle Sarah Coté, 35 Hudon.  
 Mlle Alphonsine Delisle, 3263 Notre-Dame.  
 William Bohrer, 28 McKay

## Piano

Arthur Pepin, 1998 Ste-Catherine.  
 Mme J. B. Côté, 225 Drolet.  
 Mme Clark, 6 Desjardins, Maisonneuve.  
 Mlle Millar, 729 Sherbrooke.  
 Mlle Marguerite Sym. 6 Buckingham.  
 Arthur Deschamps, 267 rue Fullum, Montréal

## Violon

Achille Lejeune, 480 Craig.  
 J. Herbert Marceau, 138 Peel.  
 Albert Renaud, 28 rue Napoléon, Ste-Cunégonde.  
 J. J. Goulet, 29 Av. du Collège McGill.  
 F. Jehin-Prume 64 Av. Collège McGill.

## Chant

Mme P. Larcher, 1356 Ontario, Montréal  
 Mlle Leriche, 1924 Ste-Catherine.

## Guitare et Mandoline

Mlle Tétreault, 255 St-Hubert.  
 A. C. Lachance, 325 Dorchester.  
 W. Sullivan, 44 1/2 Aylmer.

## Flute et Piccolo

François Boucher, 675 Berri.  
 C. Maggio, 146 Montcalm.  
 Ulric Gingras, 353 Berri

## Clarinette

Jacques Van Poucke, 221 Craig.

## Cornet

Louis Van Poucke, 221 Craig.

## UNE LEÇON DE MUSIQUE

A CHAQUE NUMERO

## PREMIERE PARTIE

## NOTIONS PRELIMINAIRES

## XV.—MESURE A QUATRE TEMPS

Dans la mesure à quatre temps, le 1er temps est fort, le 2e est faible, le 3e demi-fort, le 4e faible.

Rappelons que pour battre la mesure à quatre temps on marque le 1er temps en abaissant la main ; le 2e, en la portant à gauche ; le 3e, en la portant à droite ; le 4e, en la levant.

Dans la mesure à quatre temps, indiquée par le signe **C** ou par un 4 ou par la fraction  $\frac{4}{4}$  la ronde et la pause valent 4 temps ; la blanche et la demi-pause, 2 temps ; la noire et le soupir, 1 temps ; il faut deux croches par temps.

EXERCICE PRATIQUE.—Faites la lecture rythmique des exercices suivants. Respirez aux virgules ou aux divers silences que vous rencontrerez.



EXERCICE ORAL.—Comment bat-on la mesure à quatre temps?—Quels sont les temps forts et les temps faibles de la mesure à quatre temps?—Dans la mesure indiquée par le signe C, que valent la ronde, la blanche, la noire, la croche ; la pause, la demi-pause, le soupir, le demi-soupir?

EXERCICE ECRIT.—Copier les trois exercices de la mesure à quatre temps.

## Viola

D. McKercher, 223 Amherst.

## Trombone et Euphonium

J. B. Renaud, 173 Visitation, Montréal

## Musique pour bals et soirees

Orchestre Ratto Frère, 55 St-Louis.  
 Orchestre Blasi, 147 Sanguinet.  
 Orchestre Harmonie, 149 Dorchester.

## Fanfares

Fanfare Ste-Elisabeth, 1114 St-Antoine, St-Henri.  
 Fanfare de la Côte St-Paul, 1114 St-Antoine, St-Henri.

## Imprimeur de Musique

Jos. E. Belair, 1613 Notre-Dame

## Accordeurs de Pianos

Chs. E. Beaudry, 412 Dorchester.  
 Geo. Cregan, 29 Ave. Collège McGill.

## Escrime

Ecole gymnastique de Montréal, 1511 Notre-Dame.  
 La salle de la Garde indépendante de Salaberry, 85 St-Jacques, professeur M. D'Hincourt.

**CHS. LAVALLEE**

Successeur de Lavallée &amp; Fils

**INSTRUMENTS DE MUSIQUE***Aussi un assortiment complet de***Fournitures pour Instruments de Musique**

Réparations de toutes sortes exécutées sous un court délai et à bas prix. Instruments à Corde, une spécialité. Violons faits à ordre

**35 - COTE ST-LAMBERT - 35**

7-6m

**G. N. MANSEAU****Imprimeur****Ouvrages de Ville****FACTUMS, PAMPHLETS**

BLANCS de TOUTES SORTES

Faits sous court délai et à des prix très réduits

**26 STE-ELISABETH**

MONTREAL

**IMPRIMERIE**

— DE —

**MUSIQUE****Impressions de Musique**

En GRAVURE et TYPOGRAPHIE

Exécutées à court délai et à bas prix

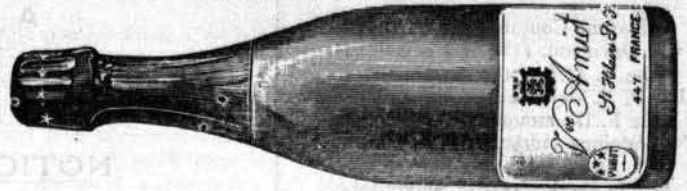
**J. E. BELAIR****1613 rue Notre - Dame**

MONTREAL

SEULS AGENTS AU CANADA

**LAPORTE MARTIN & CIE.**

72 à 78 RUE ST-PIERRE - Montreal

**Champagne Vve Amiot, en Bouteilles et 2<sup>e</sup> Bouteilles**  
EN VENTE PARTOUT**QUALITE SUPERIEURE, SEC ET EXTRA-SEC**  
**ESSAYEZ-LE!****COGNAC P. RICHARD**  
Caranti pur a l'Analyse **V.O. - V.S.O. - V.S.O.P.**

Ce cognac est en vente partout, et est reconnu supérieur par les connaisseurs

**ESSAYEZ-LE!****PRIMES****L'ADMINISTRATION DU "PASSE-TEMPS"**

Ne voulant rien négliger pour satisfaire le public, a conclu les arrangements nécessaires pour offrir à ses lecteurs une PRIME vraiment extraordinaire. Nous nous sommes procurés plusieurs milliers de copies des morceaux d'opéra, dont voici la liste :



1. LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR—Le fruit défendu (chant et piano)
2. CARMEN—L'amour est enfant de Bohême
3. LE JOUR ET LA NUIT—Ce qu'on appelle aimer
4. LE COEUR ET LA MAIN—Chanson du casque
5. LE GRAND MOGOL—Chanson du Kiri-Kiribi
6. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—La légende des cloches
7. LES 28 JOURS DE CLAIRETTE—Attention ! ma petit' cocotte
8. GILLETTE DE NARBONNE—Souvenirs des jeunes ans
9. LA BELLE HÉLÈNE—Un mari sage
10. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—Chanson du Cidre

**Tous ces morceaux sont vendus 10 cts. chez les marchands de musique***Nous enverrons toute la collection (10 morceaux) aux personnes qui nous feront tenir le prix d'un an d'abonnement***LE PASSE-TEMPS**26 Ste-Elisabeth  
MONTREAL